

LE LIEUTENANT-COLONEL PUTZ

Le Colonel Putz avait participé à la guerre d'Espagne, dans les rangs de l'armée Républicaine Euzko Deya "La Voix des Basques" a bien voulu nous autoriser à reproduire ici l'hommage paru dans son numéro du 28 février 1945 sur celui qui fut un des principaux défenseurs de Bilbao.

Tombé au champ d'honneur en Alsace, dans les rangs de la Division Leclerc, le 28 janvier 1945, Joseph Putz a droit à l'hommage des Basques, puisqu'il commanda la défense de Bilbao dans les derniers jours de sa lutte pour la Démocratie, en juin 1937.

Témoin personnel de sa conduite exemplaire, je fais ici le récit de son rôle dans ces journées, en empruntant tout ce que je puis à d'autres témoignages également directs, et à des documents officiels.

Le général Gamir Ulibarri, homme d'honneur, succéda au président Aguirre au commandement de l'Armée basque, dans la nuit du 29 mai. Il amenait un nouveau chef d'Etat-Major; puis, arrivèrent ensuite un certain nombre de combattants étrangers qui s'étaient distingués à Madrid. Parmi eux, on remarquait Joseph Putz. Celui-ci fut affecté à la 1^{re} Division.

..

Avant de commencer le récit du rôle joué par ce dernier, je me vois obligé de mettre mon propre nom en évidence. En effet, si Putz obtint enfin le commandement de la défense de Bilbao, il le dut à l'une des interventions spontanées que je fis en ma qualité de membre du Gouvernement basque.

Celui-ci avait désigné trois de ses membres pour rester sur place à Bil-

tion et surtout pour que l'on songeât à chercher un abri, d'ailleurs illusoire, dans un fossé. Je me penchai vers ma compagne pour allumer une cigarette à la sienne lorsque nous fûmes violemment bousculées par deux « arrivées » très proches. Relevant la tête, nous vîmes, à une dizaine de mètres, cinq corps roulés en boule, oscillant encore dans la neige...

En quelques secondes nous fûmes près d'eux, ainsi que le lieutenant Singer, le capitaine Thiolère et son radio le maréchal des logis Yokel, pour constater que le colonel Putz avait été tué sur le coup, et pour recueillir (maréchal des logis Yokel) les dernières paroles que le commandant Puig eut la force de prononcer : « Ce pauvre Colonel !... mort !... »

Nous évacuâmes aussitôt le commandant Puig, mais il était mortellement blessé et devait succomber une heure et demi plus tard.

Les trois autres officiers avaient été tués sur le coup : le capitaine Périquet et deux lieutenants de la 1^{re} D.F.L.

bao pendant les derniers jours de combat. J'étais parmi ces trois et mon rôle fut étendu aux affaires de la Défense et de l'Intérieur, en plus de celles de la Justice dont j'avais déjà la charge.

Au cours de ces derniers jours, je me partageais entre l'Etat-Major, le Ministère de la Défense et celui de l'Intérieur. Nous nous réunissions, mes deux autres collègues du Gouvernement, MM. Aznar et Astigarrabia, et moi, à l'Etat-Major où nous étudions avec le général Gamir Ulibarri, les affaires de commandement. Notre travail était marqué d'une remarquable régularité.

Mais voyons ce que pense de Putz un écrivain anglais, observateur militaire, qui a suivi toutes les opérations et dont je ne saurais faire l'éloge sans paraître intéressé :

Le livre : « The tree of Gernika : A field study of Modern War », publié à Londres en 1938, par G.-L. Steer, envoyé spécial en Euzkadi pendant la guerre, est la plus sérieuse étude de notre tragédie qui dura du 18 juillet 1936 au 27 août 1937, date à laquelle les combattants basques furent désarmés à Santona.

Dans le récit des événements qui se sont déroulés pendant la journée du 12 juin 1937, nous relevons : « Que se passait-il à Bilbao ? La seconde ligne de la ceinture, mal tracée, recevait une ligne de schrapnells; la 1^{re} Division était décimée. On ne pouvait espérer que Bilbao put résister longtemps. C'est alors que Putz arriva le soir par avion, et on lui donna G... comme chef d'Etat-Major ».

Le 13 : « En ce qui concerne la 1^{re} Division, nous apprîmes dans la nuit que Putz avait découvert, abandonné par le commandement, le bataillon Gordexola qui restait derrière les lignes, sans ordres, depuis 24 heures. Un bataillon entier délogé des lignes du front; tel était G... Un bataillon au complet qui n'avait subi aucune perte, qui n'était pas attaqué, sans liaison et dont l'isolement était ignoré; voilà où était l'ennemi ». « Jauregui monta à Begona, nouveau quartier général de la 1^{re} Division, et il y respira une nouvelle ambiance. Un officier maigre, n'ayant pris aucun repos, le commandait : le colonel Putz. Putz, il est vrai, n'est pas espagnol; c'était un officier qui se battait. Des renseignements le concernant arrivèrent peu à peu : Brigade internationale... commandant de la Ralph Fox... un conseiller municipal français... Il était capitaine de réserve

et avait l'expérience de la grande guerre... devenu colonel dans l'armée espagnole républicaine... Il commandait une brigade lors de l'étonnante victoire de Guadalajara. Jauregui apprit que Putz avait reconnu personnellement toute la ligne dans la nuit de lundi. Il avait placé lui-même les bataillons et fixé les points de réserves. C'était la première fois au cours de la guerre des Basques que l'on voyait un commandant de division prendre un tel risque, si ce n'est Beldarrain, le chef né, bien que celui-ci se soit distingué en des jours moins durs. Putz avait marché ce jour-là, grenades à la main, cherchant à localiser les mitrailleuses ennemies. — « Ça va bien, cette nuit », dit Jauregui, nous pouvons dormir. Putz les tiendra; il connaît son travail ».

Cet ouvrage contient une très jolie description de Putz endormi sous les neufs de la Basilique de Notre-Dame de Begona : « D'autres faibles lumières illuminaient le vitrail sous lequel Putz gisait enroulé dans son manteau, après une journée fatigante... au-dessus de ses pieds chaussés de bottes de cheval, pendait un crucifix... »

Le mardi 15 juin fut un jour décisif. Putz et sa 1^{re} Division retirèrent l'ennemi sur la crête d'Artxanda, tandis que la 2^e Division laissait l'ennemi contourner Bilbao, traversant deux grandes rivières dont les ponts n'avaient pas été détruits et n'opposant aucune résistance. « En dernier ressort, Vidal et Pablo (chefs de la 2^e Division) ont été les responsables de la chute de Bilbao », dit l'écrivain anglais. A moins qu'il n'y ait eu d'autres raisons plus décisives dont j'ai déjà parlé (retard de l'attaque de Brunete) et notamment l'insuffisance des effectifs à raison des pertes que l'armée basque avait subies.

Voici ce que pense notre écrivain anglais de l'œuvre de Putz et de sa 1^{re} Division pendant la journée du mercredi 16 juin. « Il s'était affairé sans compter. A midi l'artillerie ennemie pilonnait sa division avec un réel acharnement ». « Notre artillerie avait épuisé presque toutes ses munitions. Les avions mitraillaient de nouveau les rues et empêchaient nos usines de travailler. L'ennemi semblait avoir une inépuisable réserve d'engins de mort, de grenades, de bombes, d'avions, de canons; c'était une succession ininterrompue de coups de feu entremêlés de coups de tonnerre. Et nous n'avions rien pour leur répondre ». La Milice Basque reconnut en Putz l'homme

qu'il lui fallait, et elle continuait à combattre parce qu'elle espérait en lui. Elle n'avait rien pour combattre, sinon la foi en son chef ».

Ce jour-là, c'est moi qui dût intervenir. L'Etat-Major général avait eu la surprenante idée de confier la défense de la ville de Bilbao dont on voulait défendre la moitié située sur la rive gauche du fleuve qui la traverse, à Pablo qui était responsable de l'encerclement et qui avait permis à l'ennemi de traverser les deux rivières dont le confluent était à deux kilomètres en amont. J'accourus donc à l'Etat-Major général y exiger une autre nomination. On se moqua de nous en maintenant celle qui avait été faite. Et j'obtins satisfaction sur le champ. La 1^{re} Division commandée par Putz, fut alors chargée de défendre la ville sur la ligne du fleuve. Putz fut ainsi le dernier chef qui ait eu le commandement de la défense de Bilbao.

Bilbao était contournée, l'ennemi occupant deux collines (l'une, la plus haute, porte le nom de Malmasin) au sud du fleuve. Comprenez l'importance de ces positions, l'ennemi les protégea par un tir de barrage si serré que les commandants des deux bataillons basques qui étaient en face furent tués ainsi que l'aumônier de l'un d'eux, et que la plupart des officiers furent blessés. Putz préparait avec l'officier de liaison de ces deux bataillons une contre-attaque ordonnée par l'Etat-Major général pour le 17 juin à 4 heures du matin.

« Et derrière, dans l'ombre du jardin, un capitaine en sueur venait dire à Putz qu'il ne pouvait faire monter ses hommes en ligne au Malmasin. Il n'y avait pas assez d'officiers ».

« Mais, dit très gentiment Putz à l'officier, nous devons reprendre le Malmasin, c'est la clé de Bilbao. Nous

devons au moins le tenter. » Il le lui dit très gentiment comme une nurse ménageant un enfant irritable et prétendant qu'elle ne se rend pas compte qu'il est irritable.

« Le capitaine repartit, incertain. A quatre heures du matin, il était tué lui aussi, et les hommes ramenèrent son corps, abandonnant l'attaque du Malmasin ».

..

Il manque dans le tableau l'hommage de l'ennemi. Voici ce qu'écrivit dans « Die Wehrmacht » en 1939, le capitaine Elder von der Planitz, dans l'article « Im Panzer vor Bilbao » : « 17 juin 1937. Aujourd'hui l'infanterie doit prendre les dernières positions devant Bilbao. Nous savons que les rouges ont garni celles-ci avec leurs meilleurs combattants... Nous (les chars allemands servis par des Allemands) devons aider l'infanterie pour gagner l'espace compris entre San Roque et Santo Domingo. Nous restons donc pendant toute la journée à côté de la route de Derio à Bilbao... Toute la journée l'artillerie et l'aviation arrosent de grenades et de bombes les positions des rouges. Une nuée de poudre impénétrable, telle que nous n'en avons jamais vue qu'au cours des grandes journées de combat à Madrid, s'élève sur les lignes rouges. Chaque fois, nous croyons qu'il est impossible que des hommes puissent sortir vivants d'une telle fournaise et chaque fois les rouges nous opposent une position après une autre.

« Toujours et toujours, ils apparaissent à 15 ou 20 mètres devant nos chars, et se tiennent à une courte distance encore un moment après leur apparition... Malheureusement les positions des rouges sont établies sur ces coupures de quelque 1 mètre 50

de hauteur, de telle façon que nous ne pouvons pas les prendre par le flanc. Cela continue jusqu'à l'obscurité, à laquelle les rouges évacuent eux-mêmes les positions ».

Et le général d'aviation Speerle, aujourd'hui maréchal, écrivait dans la même revue : « Les combattants basques ont lutté avec fanatisme ».

..

C'est cet homme que j'ai connu comme soldat de classe exceptionnelle et comme un loyal militaire, qui vient de trouver la mort au champ d'honneur en Alsace, comme lieutenant-colonel, dans les rangs de la Division Leclerc.

Le monde des défenseurs de la démocratie est tel que j'ai eu immédiatement une lettre d'un Basque, sergent dans la même Division, me communiquant l'événement pour en rendre compte au président Aguirre, et que des Français, mes amis depuis longtemps, qui se trouvent appartenir aussi à la glorieuse division Leclerc l'ont entendu parler du président Aguirre une heure avant sa mort. Ils l'avaient cru Basque.

C'est que, s'il ne resta parmi nous que l'espace de quelques journées, il put juger de quoi étaient capables nos combattants pour la défense de la liberté.

Quant à nous, nous lui devons d'avoir su tirer les derniers efforts de troupes épuisées et d'avoir su leur faire former un corps vivant dans les ultimes journées de la chute de Bilbao.

Joseph Putz, grand chef combattant, soldat dévoué de la cause de la démocratie, les Basques te saluent.

Jesus Maria de LEIZOLA.

AUTOUR DE GRUSSENHEIM

Ma plus forte impression de ces jours de combat fut sans conteste la progression à pied en entrant au village le 28, alors que déjà tombait la nuit.

Pour moi, chasseur ayant toujours combattu en chars, tant en 1940 qu'en 1944, cette entrée en tirailleur ou fantassin était une nouveauté. J'avoue que je n'étais pas très fier. Ces maisons abandonnées en ruines, ou brûlant encore, coupées de chemins pleins d'obscurités, ne me disait guère. Quand allions-nous rencontrer quelques boches retranchés dans une cave ou derrière un mur ? Enfin, après mille détours, dans un lieu que nous ne connaissions pas, nous prenons contact avec le détachement entré par le Nord.

J'accompagnais le capitaine de Wittasse, en tête toujours, chargé par le commandant Debray de l'occupation de Grussenheim.

Je me souviendrai toujours aussi, d'une halte de près d'une demi-heure, sur les bords de la route Jebbsheim-Grussenheim, avant d'arriver à la petite gare de chemin de fer. Nous attendions exactement à un endroit qui

venait d'être sévèrement bombardé par l'artillerie allemande, peut-être une heure auparavant. Aussi je me disais qu'il n'y avait aucune raison, au fond, pour qu'elle ne recommence pas l'opération sur le même réglage, parfait d'ailleurs, visant à gêner considérablement l'entrée et la pénétration du village. Mais rien ne se passa.

Avant cela, ce demi-tour sur cette même route, au milieu d'une colonne de half-tracks, chars, etc., en faisant autant, avait quelque chose de fantastique. Surtout que l'on ignorait la raison de ce mouvement, et que nous étions en pleine vue, à découvert, des automoteurs boches. Heureusement qu'un admirable tir d'artillerie fumigène déclenché avec précision nous sauva la mise pour le contre retour et la prise définitive du village.

Ce demi-tour donc, obligé de quitter la route trop encombrée pour aller aux nouvelles, empruntant les champs et vignobles couverts d'une neige épaisse cachant toute les embûches du terrain. J'ai vraiment pu admirer à juste titre les extraordinaires qualités d'une Jeep. Fossés pris au bond, démarrage en pleine montée enneigée, dérapage voulu, etc.

Et ensuite, plus tard, l'admirable réception des paysans restés au village. Réception toujours touchante en Alsace, par des gens qui venaient de subir pendant plus de quatre jours peut-être, notre artillerie et qui, déjà, commençaient à recevoir des obus boches.

Villages sans caves, donc sans grandes possibilités d'abris, nous y passâmes quand même une belle soirée et une belle nuit.

Cependant au matin, vers les 5 heures, le tac-tac des mitrailleuses et des mitraillettes s'amplifiait et correspondait à un bombardement plus touffu.

Enfin la matinée se passa lentement, la contre allemande enrayée et stoppée par la résistance admirable du III^e R.M.T. et de la légion, en attendant la relève promise par la 5^e D.B.

Chargé de regrouper les chars de la Cie, je suis blessé en chemin. Une heure, une demi-heure de plus peut-être et je faisais la relève définitive. Cet obus malencontreux m'a empêché de réaliser mon rêve : pénétrer en Allemagne et me venger du coup de pied reçu en juin 1940. Tant pis. D'autres l'auront fait pour moi.

Gérald DOLLFUS.